

Aspects de la sociolinguistique urbaine au Maghreb. De quelques questionnements

Leila Messaoudi

Université Ibn Tofail (Maroc)

Résumé : Cet article aborde quelques aspects de la sociolinguistique urbaine naissante au Maghreb en prenant appui sur des travaux réalisés sur les villes d'Alger, Tunis et Rabat. L'exemple de Rabat, où des études de terrain ont été conduites de manière approfondie, a été à l'origine de quelques questionnements pouvant servir dans l'approche d'autres terrains maghrébins. Une série de quatre questionnements permettent d'emprunter les voies d'une sociolinguistique plus compréhensive, faisant une large place aux catégorisations des locuteurs eux-mêmes, ce que d'autres chercheurs maghrébins ont également réalisé. Cela débouche sur une illustration des catégories plus pertinentes pour le contexte maghrébin – « citadin », « urbain » et « rural » – reliées à des indices linguistiques qui représentent des faisceaux de parlers distincts et qui pourraient être mises à l'épreuve sur d'autres terrains.

Mots-clés : Sociolinguistique urbaine; citadin; urbain; rural; Maghreb; territoire; catégorisation des locuteurs; traits linguistiques; toponymes; patronymes

Abstract: This paper addresses some aspects of the emerging urban sociolinguistics in the Maghreb relying on work done on the cities of Algiers, Tunis and Rabat. It concentrates on the example of Rabat, where thoroughly conducted field studies triggered queries that can be usefully applied to other areas of the Maghreb. Four questions allow a more comprehensive sociolinguistics that strongly advocates for the categorizations of the speakers themselves, which other North African researchers have done as well. This leads to an illustration of categories more relevant to the context of the Maghreb – “neo-urban”, “urban” and “rural” – which are linked to linguistic signs that represent bundles of varied speeches. These concepts and the emerging speeches representing them could be put to the test in other fields.

Key words: Urban sociolinguistics; neo-urban; urban; rural; Maghreb; territory; categorization of speakers; linguistic features; toponyms; patronyms

La nature du terrain à l'étude a contribué à renforcer notre conviction qu'une sociolinguistique que nous pourrions qualifier de « compréhensive », à l'image de la « sociologie compréhensive », contribuerait pour beaucoup dans l'appréhension de nombre de phénomènes souvent laissés pour compte par les chercheurs. Parmi ces phénomènes, il conviendrait de citer, en priorité, ceux liés à la relation entre les faits linguistiques et l'espace urbain.

L'hypothèse générale serait que la variation spatiale s'accompagne d'une variation linguistique qui se révèle perceptible de deux manières : d'un côté, à travers des faits linguistiques, déclinant des traits linguistiques spécifiques de l'appartenance des locuteurs à un lieu, au sein d'une dynamique langagière observable en ville, non seulement dans différents territoires urbains, en comparaison à des territoires ruraux, mais aussi à l'intérieur d'un même espace urbain; d'un autre côté, par les catégorisations des locuteurs, relevant cette fois de représentations concernant l'appartenance à l'espace, par le biais de dénominations particulières visant à verbaliser cette appartenance et se traduisant au moyen de la trichotomie : citadin – urbain – rural.

Aussi, un projet de sociolinguistique urbaine maghrébine se dessine-t-il à l'horizon, prenant ancrage dans le lien entre les faits de langue et la variation du territoire *via* l'étude des faits linguistiques utilisés par les locuteurs mais aussi *via* l'usage par ceux-ci de la trichotomie : citadin – urbain – rural, que l'on retrouve en arabe dialectal dans les catégorisations spontanées des locuteurs, aussi bien à Rabat, à Alger qu'à Tunis. Cet article traitera justement de la catégorisation (et auto catégorisation) dont usent les locuteurs pour déterminer leur appartenance ou non à l'espace ville.

1. Préliminaires

De façon générale, la sociolinguistique urbaine s'est constituée à partir de traditions sociologiques dont la plus importante est celle de l'école de Chicago, qui a inspiré directement ou indirectement différents travaux. On peut citer, sans prétendre à l'exhaustivité, les recherches en dialectologie urbaine de Labov¹, de Calvet² et récemment autour de l'identité urbaine, le travail de Bulot³ et de Mondada⁴, avec pour cette dernière une réflexion approfondie sur la ville, prise métaphoriquement comme un texte, présentant la complexité du « balisage discursif » des territoires urbains et leurs frontières – réelles à travers les divisions urbanistiques et symboliques dans les discours construits par l'imaginaire collectif des locuteurs sur leur ville. Concernant le terrain urbain au Maroc et, plus largement au Maghreb, quatre questions de recherche semblent devoir organiser la problématique d'un projet de sociolinguistique urbaine qui pourrait prendre corps pour le Maghreb, à travers quatre questionnements qui ont été dictés par l'observation directe de terrains urbains marocains, notamment la ville de Rabat, mais aussi par la prise de connaissance de différents travaux ayant traité d'Alger et de Tunis.

2. Quatre questionnements

2.1. Quelle variation linguistique peut-on observer dans la ville?

Sur le plan méthodologique, cette question ne semble pas poser de difficultés majeures, dans la mesure où les différentes méthodes des

¹ William Labov, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1996.

² Louis-Jean Calvet, *Les voix de la ville*, Paris, Payot, 1994, 309 p.

³ Thierry Bulot (dir.), *Langue urbaine et identité. Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons*, Paris, L'Harmattan, 1999, 235 p.

⁴ Lorenza Mondada, *Décrire la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 284 p.

sociolinguistes (comme, par exemple, celles de Trudgill ou Labov, pour ne citer qu'eux) sont aisément applicables : on construit les échantillons en fonction de facteurs linguistiques et sociaux, on croise les variables indépendantes et celles dépendantes. Par exemple, pour le Maroc, on peut référer au travail effectué par Moumine⁵ sur le parler de Casablanca à travers l'étude de la variation du *qāf*⁶ – c'est cette variable /q/ réalisée [q] ou [g] selon l'inscription dans le territoire urbain de Casablanca, métropole économique du Maroc, caractérisée par un mélange de populations et la stratification sociale qui la caractérise; ou à Messaoudi⁷ sur le parler citadin de Rabat ou à Messaoudi⁸ sur le parler rural des Jbala qui a montré que l'affriquée prépalatale [dʒ], variante (allophone) est maintenue chez les personnes âgées et les enfants n'ayant pas quitté leur commune rurale; en revanche, chez les personnes ayant quitté Béni Gorfet vers la ville, l'allophone [dʒ] entre en fluctuation avec le phonème fricatif /ʒ/. Chez les lettrés (étudiants universitaires), l'affriquée finit par céder la place à la fricative. Cette variation est donc corrélée aux paramètres

⁵ Mohamed El Amine Moumine, *Sociolinguistic Variation in Casablanca: Moroccan Arabic*, thèse de DES, Rabat, Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Mohammed V-Agdal, 1990.

⁶ Le *qāf* est un segment phonique, à statut fluctuant, dans la mesure où il peut, selon les contextes linguistiques, jouer le rôle d'un phonème comme dans la paire minimale : /qerca/ « bouteille » c. /gerca/ « citrouille » ou bien le rôle d'une variante (allophone) comme dans [qāl] « il a dit » = [gāl] « il a dit »

⁷ Leila Messaoudi, « Traits linguistiques du parler ancien de Rabat », dans Jordi Aguade, Patrice Cressier et Angeles Vicente (dir.), *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental. Dialectologie et histoire*, Madrid-Zaragoza, Casa de Velázquez-Universidad de Zaragoza, 1998, p. 157-163. L'étude a porté sur 28 familles de Rabat, d'origine andalouse, considérées comme descendant des premières familles installées dans la ville, après leur arrivée d'Andalousie, au 17^e siècle.

⁸ Leila Messaoudi, « Étude de la variation dans le parler des Jbala (Nord-Ouest du Maroc) », *Estudios de dialectología norte africana y anadalusi*, 2000, p. 167-176. Le lieu d'enquête était Béni Gorfet à 28 km de Larache, située à quelque 170 km au Nord-Ouest de Rabat.

de l'âge, du lieu d'origine et du niveau d'éducation. En fait, ces différentes études menées sur des terrains différents (urbains et ruraux) ont conduit au constat général que le parler est souvent un indicateur du lieu de production d'origine, beaucoup plus que de l'appartenance sociale. Ainsi à la prononciation de tel ou tel segment phonique, le locuteur sera identifié comme provenant de telle ou telle région, d'un lieu rural, urbain ou citadin. Il ne sera nullement identifié, à partir de son parler, comme appartenant à une classe sociale favorisée ou défavorisée, d'où l'intérêt pour la sociolinguistique maghrébine naissante de prêter une attention particulière à la relation entre la variation linguistique et sa relation au territoire. Les variétés utilisées aussi bien dans la vie privée que dans certains espaces publics (souks et grands magasins, postes, ministères, banques, etc.) ou dans des moyens de transport collectifs (autobus, trains, etc.) sont tributaires du lieu d'origine : les locuteurs, qu'ils soient lettrés ou non, ont toujours tendance à conserver des traits de leur parler d'origine. Et même s'ils le voulaient, ils ne pourraient se débarrasser de leur « accent » qui influe même sur les langues qu'ils acquièrent telles que l'arabe officiel ou le français au Maroc. Le locuteur s'annonce ainsi en s'énonçant. Aussi bien l'amazighophone (le berbérophone) que l'arabophone sont identifiés comme appartenant à un lieu d'où provient une parole différenciatrice. Ainsi, le parler d'un amazighophone est toujours rattaché à une région (régiolecte) et le locuteur est repéré grâce à des traits linguistiques distincts comme un usager du parler « tachelhit » parlé dans la région du Sous ou du « tamazight » dans la région du Moyen Atlas ou du « tarifit » du Rif oriental. Pour les arabophones, on peut distinguer entre plusieurs types de parlers :

- a. les parlers bédouins, utilisés généralement dans les plaines et plateaux, par exemple le parler des Zaers⁹ dans les environs de Rabat et le parler du Hassania des provinces du Sud¹⁰ qui présentent des traits hilaliens et maaqiliens tels que le *gāf* (au lieu du *qāf*), par exemple *gāl* pour *qāl* « il a dit », les interdentes spirantes simples [θ] et [ð], par exemple, *θmar* pour *tmar* « dattes » et *kδub* pour *kdub* « mensonge » tout particulièrement par l'usage de l'interdentale spirante sonore emphatique à la place de la dentale correspondante par exemple, *hfed* au lieu de *hfeð* « il a appris » et enfin par une forte tendance à la diphthongaison, par exemple *tawr* « taureau », *xayma* « tente », *treɣ* « route » au lieu de *tur*, *xima* et *triq*;
- b. les parlers montagnards que l'on peut illustrer par les parlers des Jbala (Nord-ouest du Maroc, dans la chaîne du Rif occidental) présentent des points communs avec les parlers citadins mais s'en distinguent par des traits spécifiques comme l'affrication¹¹, par exemple, le segment *dj* [dʒ] est utilisé au lieu de *j* [ʒ] comme dans *sfindja* pour *sfenja* « beignet », le dévoisement de certaines emphatiques, par exemple, *Thar* au lieu de *Dhar* « dos » et le spirantisme de certaines dentales en coda de syllabe, par exemple, *Rliδ* pour *RliD* « gros » et *biθ* pour *bit* « chambre »;

⁹ Jordi Aguade, « Un dialecte maçqilien : le parler des Zçir au Maroc », dans Jordi Aguade, Patrice Cressier et Angeles Vicente (dir.), *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental. Dialectologie et histoire*, Madrid-Zagossa, Casa de Velasquez, Universidad de Zaragoza, 1998, p. 141-150.

¹⁰ Ahmed Almakari, *Aspects morphologiques et lexicaux du Hassaniya*, thèse de doctorat d'État, Agadir, Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Ibn Zohr, 2000.

¹¹ Leila Messaoudi, « Note sur l'affriquée [dj] dans le parler des Jbala (Nord du Maroc) », *Estudios de dialectología norte africana y anadalusi*, 1996, p. 167-175.

- c. les parlers arabes citadins et urbains : par exemple, le parler citadin ancien de Rabat comporte des traits andalous dominants, tandis que le nouveau parler urbain de Rabat¹² se caractérise par la dominance des traits ruraux des tribus avoisinantes, en particulier ceux des Zaers.

Sur le plan dialectologique, du point de vue descriptif des traits linguistiques, les frontières linguistiques semblent clairement tracées. En revanche, dans les espaces urbains, la dynamique langagière se complexifie en raison du flux et de la mobilité de populations provenant soit de la ville même subdivisée en une population dite de souche, c'est-à-dire citadine, comptant au moins quatre générations résidant dans la ville; et en une population nouvellement installée, comptant la génération des parents et celle des enfants entre 5 et 18 ans, provenant des régions rurales avoisinantes. Nous avons eu l'occasion, dans des travaux antérieurs, de rendre compte de cette dynamique langagière urbaine, en l'illustrant par la ville de Rabat¹³.

2.2. Quelle relation entre le(s) territoire(s), les divisions de la ville et les faits linguistiques?

Le deuxième questionnement, relatif à la relation entre les faits langagiers et le territoire, est partie intégrante de l'articulation du parler à l'espace urbain. Le découpage spatial (par exemple, *zenqa* « ruelle », *derb* « impasse », *hawma* « quartier » pour la médina; *charic* « avenue », *saħa* « place » pour la ville moderne), le découpage administratif (en communes ou arrondissements) ou encore la représentation spatiale

¹² Leila Messaoudi, « Le parler ancien de Rabat face à l'urbanisation linguistique », dans Abderrahim Youssi, Fouzia Benjelloun, Mohamed Dahbi et Zakia Iraqui Sinaceur (dir.), *Aspects of the Dialects of Arabic Today*, Rabat, Éditions AMAPATRIL, 2002, p. 157-163.

¹³ Leila Messaoudi, « Urbanisation linguistique et dynamique langagière dans la ville de Rabat », *Sociolinguistique urbaine, Cahiers de sociolinguistique*, vol. 6, 2001, p. 87-97.

que se font les habitants de leur ville (haute ville, basse ville, centre, périphérie, banlieue, faubourg, etc.), constituent des repères spatiaux réels ou imaginaires : par exemple à Kénitra, on continue de se donner rendez-vous à la place de l'horloge (*Imagana*) alors que l'horloge n'est plus, ni même la place puisqu'elle est transformée en carrefour où se croisent les deux artères principales de la ville.

Les divisions de la ville et leur verbalisation par la mise en mots des espaces peuvent être retenues comme des entrées possibles. On peut recueillir un corpus, en choisissant un lieu significatif par son importance réelle (lieu d'affluence) ou imaginaire (valeur hautement symbolique pour la population), tout en intégrant les paramètres socio-économiques caractérisant l'habitat, les quartiers et les populations qui les occupent ou les fréquentent. Ainsi dans le parler citadin de Rabat, le fait pour une jeune fille de parler comme *bent sswiqa* (littéralement « fille de swiqa », une artère marchande de la médina) est très mal vu. Ainsi, une façon de parler est liée à un espace et est stigmatisée.

Cette articulation entre le parler et l'espace n'a pas encore été suffisamment étudiée pour le Maghreb. Seule la variation géolectale de type dialectal a attiré l'attention des chercheurs mais celle sociolinguistique et précisément topolectale, en relation avec des lieux, n'est pas encore abordée de manière approfondie dans les recherches. On peut retenir des traits linguistiques spécifiques appelés « discriminants linguistiques¹⁴ » et les examiner en fonction de leur lien à un espace précis de la ville et à une catégorie de population occupant cet espace. Par exemple, les populations d'origine andalouse dans la médina de Rabat, d'origine turque ou andalouse à Tlemcen et à Tunis, considérées encore

¹⁴ Catherine Taine Cheikh, « Deux macro-discriminants en dialectologie arabe (la réalisation du qâf et des interdentes », dans David Cohen (dir.), *Matériaux arabes et sud arabiques*, Paris, Éditions Geuthner, publications du GELLAS, 1999, p. 11-48.

aujourd'hui comme les habitants d'origine de ces villes et par conséquent comme les « citadins » de souche, se distinguent à la fois par le parler et par le mode d'être (rituels, traditions culinaires et vestimentaires).

2.3. Quelles catégorisations les locuteurs font-ils de leur appartenance à la ville?

Le troisième questionnement semble plus complexe. Les discours que profèrent les locuteurs vis-à-vis de leurs parlers ou du parler d'autrui permettent la mise en mots d'identité(s), de modes d'appartenance à l'espace, à la communauté à travers les faits de catégorisation spontanée apparaissant lors des entretiens. Il est à noter que les catégorisations des locuteurs n'auront de pertinence pour la sociolinguistique que si elles s'accompagnent de faits linguistiques propres.

Pour la ville de Rabat, au cours d'entretiens menés avec des familles à Rabat, sur 29 personnes interviewées, prises isolément et individuellement, les 17 femmes et 12 hommes constituant l'échantillon ont utilisé la catégorisation nette en : « *rbati* » (de Rabat) plutôt que « *mrabbet* » (rabisés); cette distinction a tout de suite surgi dans les corpus et il était difficile de ne pas en tenir compte tant elle était récurrente. Par ailleurs, dans des familles non andalouses, le diminutif « *rbiti* » pour qualifier les *rbatis* de souche était utilisé à des fins de stigmatisation, en employant les stéréotypes (au sens labovien) pour imiter le parler citadin « *mdini* » comme de dire « *hnaki u temmaki* » (là et là-bas), au lieu de « *hna ou hnak* », en usage chez les non citadins.

Tout en se revendiquant tous de la ville de Rabat, l'auto-catégorisation des locuteurs révèle qu'ils se perçoivent comme appartenant à des sphères différentes. Les mêmes phénomènes sont perçus à Fès où une distinction similaire s'opère entre les populations de souche et les nouveaux venus dans la ville; de même à Salé où l'on distingue le

nouveau venu par le fait qu'il s'auto-désigne par « *slaoui* » (expression synthétique), alors que celui de souche se nomme « *men Sla* » (de Salé) expression analytique constituée de la préposition et du nom de la ville.

Ces catégorisations ne sont pas spécifiques aux Marocains, elles se retrouvent sous d'autres dénominations à Tunis, à Tlemcen, etc. Cette auto-catégorisation par laquelle s'identifient les habitants de ces villes maghrébines correspondrait *grosso modo* à une distinction à trois termes : citadin, urbain (au sens de nouveau venu et urbanisé) et rural. Il est intéressant de noter qu'une opposition claire entre ces termes est fréquente dans les discours des citadins du Maghreb et même dans les travaux des sociologues et des géographes. Pour le Maroc, la citadinité et l'urbanité sont nettement distinguées¹⁵. Être citadin à Rabat, c'est être *mdini* (distinct sinon opposé au *crubi* et au *mrabbet* « rabatisé » nouveau venu à Rabat, c'est-à-dire « urbanisé »). Être citadin à Tlemcen, c'est être *ħadri* (distinct du *crubi*). Le *ħadri* « peut justifier son appartenance à la lignée d'un ancêtre arabe, andalou ou turc¹⁶ ». Être citadin à Tunis, c'est être *baldi*¹⁷, distinct de *barrani*.

¹⁵ Françoise Bouchanine Navez, « Citadinité et urbanité : le cas des villes marocaines », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citadinité en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 103-112.

¹⁶ Rabia Bekkar, « Boudghène : La citadinité contestée d'un quartier de Tlemcen », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citadinité en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 117.

¹⁷ Mohamed El Aziz Ben Achour, « Le baldi et les autres : une citadinité ou des citadinités à Tunis? », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citadinité en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 73-79; Isabelle Berry Chikhaoui, « Devenir citadin et (ré) inventer la ville : l'exemple des habitants du faubourg Sud de la médina de Tunis », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citadinité en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 129-139.

En consultant les travaux de terrain de ces chercheurs et d'autres, comme par exemple Naciri¹⁸ pour le Maroc, on s'aperçoit que la catégorisation dans ces travaux correspond à celle spontanée de personnes interviewées quant à la spécification de leur appartenance à la ville. Mieux, elle a constitué un paramètre important pour l'historien, le géographe, l'urbaniste dans les domaines respectifs des uns et des autres où citadin et urbain sont différemment connotés et renvoient à des réalités différentes. Par exemple, Ben Achour, non sans laisser apparaître une pointe d'amertume, note : « Ainsi, aussi paradoxal que cela puisse paraître, l'urbanisation d'aujourd'hui est lourde d'archaïsme, cependant que la société traditionnelle était animée d'un mouvement porteur, malgré tout de modernité¹⁹ ».

Sans préjuger de la valeur accordée par les uns et les autres à la citadinité ou à l'urbanité, et sans tomber dans la nostalgie qui ne peut aboutir qu'à un passéisme peu productif, il y a lieu de se demander ce que ces catégorisations, distinguant le citadin de l'urbain et émanant de lieux distanciés mais appartenant à un même espace géographique, c'est-à-dire l'espace maghrébin, peuvent apporter à la sociolinguistique maghrébine. Cette distinction citadin/urbain peut-elle constituer un paramètre utile pour le sociolinguiste ? Peut-il avancer l'hypothèse de parlers différenciés selon que le locuteur se perçoit (ou bien est considéré) comme citadin, rural ou urbain ? Ces recherches en sciences humaines et les catégorisations à trois termes qui en découlent, faisant émerger le couple citadin/urbain opposé à rural (*'rubi*), ne peuvent être ignorées par le sociolinguiste, d'autant qu'elles apparaissent tout naturellement, encore actuellement, dans les discours des habitants de certaines villes du Maghreb.

¹⁸ Mohamed Naciri, « Regards sur l'évolution de la citadinité au Maroc », *Citadins, villes, urbanisation dans le Monde arabe aujourd'hui. Algérie, Émirats du Golfe, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie*, Tours, URBAMA, n° hors série des Fascicules de Recherches, 1985, p. 37-59.

¹⁹ Mohamed El Aziz Ben Achour, *op. cit.*, p. 79.

2.4. Quelles traces l'histoire de la ville laisse-t-elle dans les parlers urbains?

De même que précédemment, les traces de l'histoire de la ville et de la mobilité de la population ne revêtiront une importance que si elles sont encore vivaces dans les lieux et surtout dans les pratiques linguistiques des usagers. Sans s'inscrire dans la diachronie linguistique, nous pouvons, en ayant recours à la notion de synchronie dynamique, entreprendre un travail de comparaison des faits observés en synchronie, tout en pointant ceux qui sont le résultat d'un substrat de l'histoire récente ou moins récente de la ville, en s'interrogeant sur ce parler ancien, en le comparant avec le parler urbain actuel, afin de rendre compte du changement observable en synchronie dynamique.

La mobilité des populations et l'investissement de l'espace de la ville, par quartiers, par exemple, peut être fort intéressant à étudier. La résolution de s'en tenir à la synchronie n'écarte pas de prendre en considération le fait que les populations actuelles de la ville proviennent d'origines diverses qui fondamentalement marquent leur parler et les distinguent des autres. Nous l'avons vu, plusieurs catégorisations tournent autour de *citadin*, *rural* et *urbain*²⁰. À Alger et aussi dans d'autres villes comme Tlemçen, les locuteurs s'identifient comme des *ħdar* « citadin de souche » pour se distinguer des *crubi* « rural ». De plus, l'histoire est toujours présente et le fonds arabo-andalous-turc est encore vivace en Algérie comme le signale Sidi Boumedine :

²⁰ Il est surprenant que ces termes n'aient pas été évoqués jusqu'ici en sociolinguistique urbaine. Pourtant, ils existent dans la littérature (voir, par exemple, Ibn Khaldoun, *Muqaddimat Ibn Khaldun*, Berouth, Dār Al Kutub al 'ilmiyyah, 1993) et sont encore en usage sur le terrain par les locuteurs eux-mêmes et dans les travaux qui réfèrent à ces populations et même à ces dénominations; par exemple, les travaux de Rachid Sidi-Boumedine (« La citadinité : une notion impossible? », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citadinité en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 103-112) et Rabia Bekkar, entre autres.

Revenons sur l'ensemble des Andalous réfugiés d'Espagne en Algérie. Toutes les villes qu'ils ont peuplées portent leurs marques (Alger, Tlemcen, Médéa, etc.). Confrontés pendant la période ottomane aux fonctionnaires du beylik, bureaucrates et urbains par définition, ils n'ont cessé d'exprimer leur mépris pour ces nouveaux venus qui pourtant occupaient une position de force. Ils s'affirmaient et à ce jour encore, ils s'affirment comme les authentiques citoyens²¹.

On a signalé auparavant l'importance des toponymes et des patronymes encore actuellement à consonance hispano-andalouse à Rabat et turque à Tlemcen ou à Tunis. Les études sur Alexandrie²² ou Rabat²³ montrent que les traces respectives du fonds citadin hellénistique et andalous subsistent dans les pratiques modernes actuelles. On peut même voir dans le couple citadin/urbain, un moyen de repérage dans la ville maghrébine : historiquement, appartient au « citadin » tout ce qui est en relation avec les fonds culturels et architecturaux arabo-andalous ou arabo-turcs, antérieurs à la colonisation; est « urbain » tout ce qui date de l'ère coloniale et qui s'étend à la période post-coloniale de l'après indépendance jusqu'à maintenant; en fait, tout ce qui a trait *grosso modo* à la modernité. Citadin (*mdini* en arabe marocain, *hadri* en arabe algérien, *beldi* en arabe tunisien) renvoie au mode d'appartenance traditionnel à l'espace de la médina (ancienne ville) qui se caractérisait par une architecture propre (*zenqa*, ruelle; *derb*, impasse; *huma* ou *hawma*, quartier). Comme le note Bekkar :

²¹ Rachid Sidi-Boumedine, *op. cit.*, p. 51.

²² Louis-Jean Calvet, « Le plurilinguisme alexandrin », dans Thierry Bulot et Leila Messaoudi (dir.), *Sociolinguistique urbaine. Frontières et territoires*, Cortil Wordon, EME Proximités, 2003, p. 15-53.

²³ Leila Messaoudi, « Parler citadin, parler urbain. Quelles différences? », dans Thierry Bulot et Leila Messaoudi (dir.), *Sociolinguistique urbaine. Frontières et territoires*, Cortil Wordon, EME Proximités, 2003, p. 105-135.

Autrefois, la médina constituait un ensemble d'habitations homogènes. Le quartier (hawma) était le noyau originel, composé d'un nombre limité de maisons auxquelles on accédait par des ruelles (zenqa). Chaque maison abritait une famille. La location, contrat non écrit, revêtait une importance particulière, car la recherche du maintien du bon voisinage primait. Le nouvel arrivant s'intégrait par l'intermédiaire des voisins, trouvant là une base de sociabilité qui permettait aux hommes et surtout aux femmes de passer de l'espace familial à l'espace du quartier²⁴.

Ce que dit l'auteur de Tlemcen peut être dit de Rabat, de Salé ou de Fès. L'organisation traditionnelle de la médina ainsi que le marquage de l'espace s'accompagne d'un mode d'être à soi et aux autres qui repose sur une solidarité et une convivialité. Être citadin « *mdini* » implique que l'on mène un mode de vie décent sinon confortable, sans ostentation et sans appareil, et une civilité dans les mœurs à fonds arabo-andalous pour Rabat et arabo-andalous-turcs pour Tlemcen et Tunis, ponctuée d'échanges verbaux rituels et hautement codifiés par le biais du langage : le meilleur exemple que l'on peut en donner est celui des expressions de politesse et des civilités d'usage que nous avons eu l'occasion d'étudier ailleurs²⁵.

L'urbanisation coloniale et post-coloniale a introduit un nouveau rapport à l'espace, une nouvelle façon d'être. Les villes se sont développées extra-muros, le plus souvent en parallèle avec la médina (ancienne partie de la ville où le parler citadin était utilisé jusqu'aux années 1960 pour Rabat, date à laquelle les anciennes familles désertèrent la médina pour la nouvelle ville).

En somme, les trois villes maghrébines citées présentent une distinction manifeste entre la médina et la nouvelle ville – européenne puis appropriée

²⁴ Rabia Bekkar, *op. cit.*, p. 116.

²⁵ Leila Messaoudi, « Expressions idiomatiques et formules de politesse », dans *Études sociolinguistiques*, Rabat, Éditions Okad, 2003, p. 209-232.

par les autochtones après l'indépendance. Des points communs se profilent et ces trois espaces-villes – Tlemcen, Rabat et Tunis – présentent des similarités tant spatiales que discursives par la façon dont les habitants s'approprient linguistiquement leur ville.

Cette appartenance est toujours vivace dans ces espaces villes et les patronymes et noms de famille sont encore là pour en témoigner. Dans un travail précédent sur Rabat²⁶, le recueil de données auprès de familles d'origine andalouse a montré que le patronyme est soit à consonance hispano-andalouse (comme, par exemple, Moreno, Mouline, Kilito, Tredano, Tamourro, Ronda, Dinia, Sebbata, Britel, Fenjiru, Piru, Bargach), soit dérivé du nom arabe d'une ville andalouse (par exemple Qurtbi de Cordoue [Qortobah] ou encore Chbili de Séville [Chbilia], Al Andalussi [Al Andaluss]). Certaines ruelles de la médina – et même certaines rues des nouveaux quartiers résidentiels – portent le nom de ces familles. La mémoire des lieux se révèle par les toponymes. Nous ne manquerons pas d'évoquer, à ce sujet, Sidi Boumedine qui, s'appuyant sur l'exemple d'Alger dans son article sur la citadinité, note que « les patronymes parlent d'eux-mêmes : Zmirli (d'Izmir), Skendrani (d'Iskenderun), Terkmani (de turc), Bouchenaki (de Bosnie) [...] ». Dans le même ordre d'idées, on trouve des patronymes du type El Andaloussi, Gharnati (de Grenade), etc.²⁷ ».

Conclusion

Nos quatre questions de recherche aboutissent à une réflexion sur la dynamique langagière qui caractérise la ville maghrébine, notamment ancienne mais récemment investie par des populations diverses, d'origine

²⁶ Leila Messaoudi, « Traits linguistiques... », *op. cit.*

²⁷ Rachid Sidi-Boumedine, *op. cit.*, p. 50.

rurale le plus souvent. Ceci est manifeste dans le cas de Rabat que nous avons étudié et dont le profil sociolinguistique se décline en trois composantes : un parler citadin, un parler rural (des plateaux et plaines environnantes occupées par les Zaers vers le Sud) et un parler urbain, amalgamant les deux et mélangeant à des degrés divers les traits de l'un et l'autre codes et produisant un parler en émergence, conservant quelques traits du parler citadin mais se rapprochant et parfois se confondant avec le parler rural, pour certains faits linguistiques, essentiellement lexicaux.

Notons, comme pour le pluriel, une tendance à retrouver des formes communes au rural et à l'urbain. Ainsi, l'emploi de tel ou tel pluriel permet de distinguer le citadin du rural, mais les formes en usage chez ce dernier ont de fortes chances d'être utilisées par l'urbain. Nulle surprise à cela puisque l'urbain (urbanisé après l'indépendance le plus souvent) était un rural et a conservé ses traits d'origine ou les a adoptés tels qu'ils lui ont été transmis par ses parents d'origine rurale. Une thèse de doctorat soutenue par Benthami²⁸ – sur les parlers des Zaers montre, à travers une étude longitudinale, que des familles ayant quitté la campagne pour des quartiers populaires ou périphériques de Rabat (comme Takaddoum et douar El Hajja) ont conservé leurs particularités phoniques et lexicales. Cette observation est valable aussi bien pour les personnes âgées que pour celles moins âgées. De plus, le niveau d'instruction ne semble pas exercer beaucoup d'impact sur les habitudes linguistiques et la distinction entre citadin, rural et urbain se maintient quel que soit le niveau culturel ou même économique. Benthami a aussi entrepris des comparaisons entre des familles installées dans la périphérie et celles qui ont émigré vers d'autres villes ou d'autres pays. Les mêmes particularités sont identifiées et les distinctions maintenues.

²⁸ Abdelilah Benthami, *Étude de la variation langagière et des technolectes chez les Zaers (Ouest du Maroc)*, thèse de Doctorat, Université Ibn Tofail, Kénitra, 2007.

Ces questionnements, et les éléments de réponse qu'ils ont été susceptibles de recevoir à travers les études de terrain citées, ont permis de reconstruire sous une forme idéaltypique (concept wébérien) des faisceaux de parlers, reprenant tous les traits répertoriés au cours des enquêtes. Ces études pourraient être poursuivies avec l'hypothèse que l'urbanisation favorise soit la conservation de traits ruraux par les nouveaux venus dans la ville (les urbanisés qui forgent le parler urbain), soit l'adoption de formes d'alternance entre les traits typiquement ruraux et ceux typiquement citadins pour produire les nouveaux parlers urbains.

Situation de mélanges de codes, les villes sont les laboratoires linguistiques par excellence qui pourraient étayer les présupposés théoriques sur lesquels s'appuie cette réflexion : les locuteurs adaptent leur façon de parler suivant les situations et les lieux dans lesquels ils se trouvent et développent des stratégies langagières; ainsi, les ruraux installés en ville n'abandonnent pas complètement leurs traits mais commencent à s'approprier les traits citadins en les alternant avec les leurs. Quant aux citadins, ils pourraient aussi s'approprier des traits des ruraux; par exemple, il a été noté que des personnes de sexe masculin, dont le parler maternel est le parler citadin de Rabat, abandonnent le *qāf* /q/ pour le *gāf* /g/, typique du parler rural et considéré plus « viril » et moins « efféminé » que le *qāf*. Ce sont ces stratégies compensatoires de part et d'autre qui contribuent à la régulation linguistique dans les villes et à l'émergence de cette variété que nous pouvons caractériser comme « urbaine ».

L'objectif de cet article était de signaler que pour les parlers urbains maghrébins, des tendances d'évolution similaires semblent se dessiner : celles qui consistent en l'émergence de nouveaux parlers issus de mélanges et nettement distincts des parlers citadins. Les différents cas considérés laissent entrevoir la validité de la distinction entre citadin et urbain pour le terrain urbain marocain, maghrébin.

Cette réflexion a pris appui préalablement sur une recherche empirique relative à l'étude de la variation linguistique et le changement qui touche le niveau phonologique, morphologique et lexical en milieu urbain. L'exemple choisi est celui de la ville de Rabat au Maroc. Des comparaisons avec d'autres villes du Maroc et du Maghreb revêteraient un intérêt certain, dans la mesure où elles permettraient de corroborer telle ou telle hypothèse.

Dans un précédent travail, nous avons présenté un tableau pour préciser les nuances entre citadin, urbain et rural, en relation avec des traits linguistiques et des notions importantes comme celles de « territorialité », de « norme endogène », « d' historicité », de « fonction identitaire » et de « fonction véhiculaire »²⁹. D'un côté, les données linguistiques ont été un fil conducteur vers l'identification du parler urbain en émergence, qui se distingue de celui citadin en cours d'extinction. D'un autre côté, les catégorisations données par les locuteurs ont été fort instructives et ont révélé une intelligibilité des liens qu'ils tissent avec l'espace de la ville. Enfin, les explorations documentaires auprès des autres sciences humaines³⁰ sur les concepts de citadinité et d'urbanité ont suscité des questionnements qui ouvrent des pistes et renforcent la nécessité opératoire d'adopter le couple conceptuel de citadin/urbain pour l'approche du terrain marocain et maghrébin.

²⁹ Leila Messaoudi, « Parler citadin... », *op. cit.*, p. 126.

³⁰ Notamment les travaux dans les domaines de la géographie urbaine et de l'urbanisme, comme ceux d'URBAMA, Centre d'études et de recherches sur l'urbanisation du monde arabe, Université de Tours.

Références

- Aguade, Jordi, « Un dialecte maçquilien : le parler des Zçir au Maroc », dans Jordi Aguade, Patrice Cressier et Angeles Vicente (dir.), *Peuplement et arabisation au Maghreb occidental. Dialectologie et histoire*, Madrid-Zagossa, Casa de Velasquez, Universidad de Zaragoza, 1998, p. 141-150.
- Almakari, Ahmed, *Aspects morphologiques et lexicaux du Hassaniya*, thèse de doctorat d'État, Agadir, Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Ibn Zohr, 2000.
- Bekkar, Rabia, « Boudghène : La citoyenneté contestée d'un quartier de Tlemcen », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citoyenneté en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 113-127.
- Ben Achour, Mohamed El Aziz, « Le baldi et les autres : une citoyenneté ou des citoyennetés à Tunis? », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citoyenneté en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 73-79.
- Benthami, Abdelilah, *Étude de la variation langagière et des technolèctes chez les Zaers (Ouest du Maroc)*, thèse de doctorat, Kénitra, Université Ibn Tofail, 2007.
- Berry Chikhaoui, Isabelle, « Devenir citoyen et (ré) inventer la ville : l'exemple des habitants du faubourg Sud de la médina de Tunis », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citoyenneté en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 129-139.
- Bouchanine Navez, Françoise, « Citoyenneté et urbanité : le cas des villes marocaines », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citoyenneté en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 103-112.
- Bulot, Thierry (dir.), *Langue urbaine et identité. Langue et urbanisation linguistique à Rouen, Venise, Berlin, Athènes et Mons*, Paris, L'Harmattan, 1999, 235 p.
- Calvet, Louis-Jean, « Le plurilinguisme alexandrin », dans Thierry Bulot et Leila Messaoudi (dir.), *Sociolinguistique urbaine. Frontières et territoires*, Cortil Wordon, EME ProximitésLussault, 2003, p. 15-53.
- Calvet, Louis-Jean, *Les voix de la ville*, Paris, Payot, 1994, 309 p.
- Khaldoun, Ibn, *Muqaddimat Ibn Khaldun*, Berouth, Dār Al Kutub al 'ilmiyyah, 1993.
- Labov, William, *Sociolinguistique*, Paris, Minuit, 1996.
- Messaoudi, Leila, « Expressions idiomatiques et formules de politesse », dans *Études sociolinguistiques*, Rabat, Éditions Okad, 2003, p. 209-232.
- Messaoudi, Leila, « Note sur l'affriquée [dj] dans le parler des Jbala (Nord du Maroc) », *Estudios de dialectología norte africana y anadalusi*, 1996, p. 167-175.

- Messaoudi, Leila, « Traits linguistiques du parler ancien de Rabat », dans Jordi Aguade, Patrice Cressier et Angeles Vicente (dir.), *Peuplement et arabisation au Maghreb Occidental. Dialectologie et histoire*, Madrid, Madrid-Zaragoza, Ed. Casa de Velázquez-Universidad de Zaragoza, 1998, p. 157-163.
- Messaoudi, Leila, « Étude de la variation dans le parler des Jbala (Nord-Ouest du Maroc) », *Estudios de dialectología norte africana y anadalusi*, 2000, p. 167-176.
- Messaoudi, Leila, « Urbanisation linguistique et dynamique langagière dans la ville de Rabat », *Sociolinguistique urbaine, Cahiers de sociolinguistique*, vol. 6, 2001, p. 87-97.
- Messaoudi, Leila, « Le parler ancien de Rabat face à l'urbanisation linguistique », dans Abderrahim Youssi, Fouzia Benjelloun, Mohamed Dahbi et Zakia Iraqui Sinaceur (dir.), *Aspects of the Dialects of Arabic Today*, Rabat, Éditions AMAPATRIL, 2002, p. 157-163.
- Messaoudi, Leila, « Parler citadin, parler urbain. Quelles différences? », dans Thierry Bulot et Leila Messaoudi (dir.), *Sociolinguistique urbaine. Frontières et territoires*, Cortil-Wodon, EME Proximités, 2003, p. 105-135.
- Moumine, Mohamed El Amine, *Sociolinguistic Variation in Casablanca: Moroccan Arabic*, thèse de DES, Rabat, Faculté des lettres et des sciences humaines, Université Mohammed V-Agdal, 1990.
- Mondada, Lorenza, *Décrire la ville*, Paris, Anthropos, 2000, 284 p.
- Naciri, Mohamed, « Regards sur l'évolution de la citadinité au Maroc », *Citadins, villes, urbanisation dans le monde arabe aujourd'hui, Algérie. Émirats du Golfe, Liban, Maroc, Syrie, Tunisie*, Tours, URBAMA, n° hors série des Fascicules de Recherches, 1985, p. 37-59.
- Sidi Boumedine, Rachid, « La citadinité : une notion impossible? », dans Michel Lussault et Pierre Signoles (dir.), *La citadinité en question*, Tours, URBAMA, 1996, p. 49-56.
- Taine Cheikh, Catherine, « Deux macro-discriminants en dialectologie arabe (la réalisation du qâf et des interdentes) », dans David Cohen (dir.), *Matériaux arabes et sud arabiques*, Paris, Éditions Geuthner, Publications du GELLAS, 1999, p. 11-48.